

DES GENTILS PETITS CHIENS AUX GRANDS MÉCHANTS TAUREAUX. ANECDOTES ILLUSTRANT L'INTERET DE L'HISTOIRE POUR L'ETHNOZOOTECHE

François SIGAUT ⁽¹⁾

Résumé – A l'aide d'anecdotes, l'auteur nous montre qu'une bonne connaissance de l'histoire éclaire l'origine, parfois oubliée ou contrefaite, de certaines pratiques en élevage. Il souligne aussi l'intérêt de la littérature populaire, du XIX^e siècle surtout, pour nous restituer l'existence ou la nature exacte de quelques unes d'entre elles. Il estime par exemple que le système du "Far-West" américain, probablement d'origine européenne, a cessé d'exister dès la fin du XIX^e siècle et que c'est un Far-West en grande partie mythique qui a été inventé par le cinéma à partir de 1900.

L'œuvre d'Alfred Franklin sur l'histoire de la vie quotidienne des Parisiens (1897-1899) est bien connue des bibliophiles. Le hasard m'a permis d'en trouver les deux volumes portant sur les animaux, où il est question aussi bien des tigres et des lions achetés à grands frais par le roi ou les princes pour leurs ménageries, que des poules, des lapins, etc. Il y a une anecdote sur les petits chiens qui ont commencé à faire fureur chez les dames de la bonne société au XVIII^e siècle. Les dames prenaient leur petit chien avec elles quand elles allaient dans le monde, pour une raison bien précise (*dixit* Franklin, ou plutôt le chroniqueur qu'il cite). Quand une dame avait *vessi* (du verbe *vessir*, devenu *vesser*, du latin *vissire*) et que l'odeur devenait gênante, elle accusait son chien (oh la sale bête! comme vous êtes mal élevé!) et le chassait du salon avec fracas. Cette manière de se défausser ne trompait pas grand monde, je crois, mais les apparences étaient sauvées. Le petit chien, lui, ne s'en portait pas plus mal. (2)

J'ignore si cette histoire est vraie; disons que *si non e vero, e bene trovato*. Je la cite parce qu'elle m'a fait bien rire, naturellement, mais aussi parce que c'est une fonction de l'animal domestique à laquelle je n'aurais jamais songé spontanément. Ce qui veut dire qu'il reste peut-être encore, dans la littérature, d'autres trouvailles à faire. À quoi servent les animaux de compagnie? Nous n'avons pas épuisé le sujet.

Et il y a bien d'autres sujets, plus sérieux disons, qui sont dans le même cas: le fil de fer barbelé, par exemple, que j'ai l'habitude de citer parce que c'est une des inventions majeures du XIX^e siècle. Invention qui a bouleversé les possibilités de clôture et les conditions de gardiennage des animaux au pâturage, avant d'être supplantée, complétée plutôt, par la clôture électrique. Or sur l'histoire de cette invention majeure, nous n'avons pratiquement rien concernant la France. La littérature est américaine, pays où il y a des collectionneurs qui s'intéressent aux anciens modèles (il y en a eu plusieurs centaines), mais ces anciens modèles sont tous américains, puisqu'il s'agit d'une invention américaine qui n'est arrivée chez nous que... Quand exactement? Je n'en sais rien. Il est vraisemblable que les stocks inutilisés de la

guerre de 1914-1918 ont été récupérés par les agriculteurs, mais ce n'est qu'une supposition. Encore une fois, sur cette invention de toute première importance, nous n'avons rien. Ou plutôt nous avons un album des aventures de Lucky Luke, *Des barbelés sur la Prairie*, qui se passe malheureusement dans un Middle West mythique sans grands rapports avec la réalité. (Ce qui n'empêche pas de le (re-)lire: si vous n'osez pas l'acheter pour vous, dites que c'est pour offrir.)

Du fil de fer barbelé, je passe au Far West, puisque c'est là qu'il a été inventé. Non pas, comme dans l'album de Lucky Luke, pour protéger les champs cultivés contre les déprédations des éleveurs, mais pour intensifier l'élevage lui-même. À partir des années 1860, le chemin de fer permit de transporter le bétail sans trop de frais ni de pertes jusqu'aux grands abattoirs de Chicago, etc. Ce qui donna à la viande une valeur commerciale nouvelle, justifiant de nouveaux investissements (clôtures, éoliennes, etc.). Auparavant, on ne voit guère que les peaux qui pouvaient être un objet de commerce important. Alors évidemment, l'élevage était aussi extensif que possible. Les animaux étaient laissés en liberté, on se bornait à les rassembler de temps en temps pour les marquer au fer, pour prélever ceux qui seraient vendus, etc. Or ces rassemblements d'animaux ont toujours constitué l'occasion de jeux tout à fait spectaculaires, même quand il n'y avait pas de spectateurs. Et cet aspect spectaculaire ne caractérise pas seulement le Far West de la grande époque, qui fut en fait assez courte (une cinquantaine d'années?). On le retrouve dans d'autres régions du monde, et d'abord en Europe, où se situe probablement son origine.

Mais avant d'en venir à l'Europe, je dois rappeler que le folklore du Far West n'est absolument pas d'origine américaine — états-unienne comme on dit maintenant — mais mexicaine. L'inventaire du vocabulaire suffirait à le montrer, mais il y a aussi des sources historiques, qui n'attendent probablement que d'être découvertes. Je n'ai pas fait de recherches particulières sur ce sujet, mais j'ai trouvé un jour en chinant, et pour une somme dérisoire, les *Voyages et aventures au Mexique*, de Gabriel Ferry (Paris, Charpentier, 1847). Ce livre se lit comme un roman. Il y est question de pêcheurs de perles, de chercheurs d'or (avant la célèbre ruée californienne, qui n'eut lieu qu'en 1849), et de bien d'autres choses. Mais je recommande vivement le chapitre sur "Les dompteurs de chevaux" (pp. 206-252), qui se passe dans une hacienda du Nord-Ouest mexicain (aujourd'hui quelque part dans le Sud-Ouest des Etats-

1) Directeur d'Etudes à l'Ecole des hautes Etudes en Sciences sociales, 82 ter Boulevard Gambetta, 93 130 NOISY LE SEC.

2) Alfred FRANKLIN – La vie privée d'autrefois (...) Les animaux, Paris, Plon, 2 vol., 1897-1899. (Voir vol 2, pp. 94-95).

Unis). L'auteur nous y raconte avec des détails qui ne laissent guère de doute sur sa véracité comment on "dompte" un cheval qu'on vient de capturer en moins d'une journée! Le procédé était d'une brutalité extrême, mais apparemment, il fonctionnait. Tous les cavaliers à qui j'ai eu l'occasion d'en parler m'ont répondu qu'ils n'y croyaient pas, que c'était impossible... Je persiste à penser qu'ils ont tort. Certes, la vérification expérimentale est devenue impensable. Mais Ferry, comme tous les hommes d'un certain rang, était lui-même un cavalier et s'y connaissait en chevaux. Il raconte ce qu'il a vu, et manifestement, il savait regarder. Il faudrait d'ailleurs réunir tous les témoignages comparables — celui de Darwin, par exemple, qui a vu des choses un peu comparables en Argentine — avant de rejeter le sien.

Gabriel Ferry est un pseudonyme. Je ne connais pas sa biographie, si ce n'est qu'il mourut prématurément dans un naufrage. Mais avant sa mort, il avait eu le temps de publier une demie douzaine de romans d'aventures qui ont été longtemps réédités dans des collections pour enfants, bien qu'ils représentent selon moi la naissance du genre "Far West". Chineurs, à vos marques: les romans de Ferry se trouvent, quand on les trouve, pour trois fois rien, et le plaisir de la lecture est garanti! J'ajoute pour finir que Ferry eut un successeur qui vécut plus longtemps que lui, et qui laissa, non pas une demie douzaine de romans mais plutôt une centaine: je veux parler de Gustave Aimard. Je ne connais pas mieux la biographie d'Aimard que celle de Ferry, hélas. Sa bibliographie est différente, en ce sens qu'à côté du Far West proprement dit, Aimard a produit beaucoup de romans de piraterie, d'autres sur l'Amérique du Sud, etc. Comme ceux de Ferry, les romans d'Aimard ont été mis dans la catégorie "pour enfants", ce que je trouve injuste et même désastreux. Les Anglais n'ont pas oublié Stevenson, ni les Américains Jack London. Comment avons-nous pu oublier Ferry et Aimard?

Il me reste à revenir en Europe. Car c'est en Europe, selon toute apparence, qu'est né ce qu'on peut appeler le "système Far West": des animaux, bœufs et chevaux, laissés en liberté la majeure partie de l'année, que l'on rassemble deux ou trois fois par an pour les compter, les marquer, prélever ceux qui sont bons à abattre, à vendre, à mettre au travail, etc. Faut-il parler d'élevage, alors qu'il s'agit en fait d'animaux vivant et se reproduisant à l'état sauvage? Vieille controverse, que je ne reprendrai pas ici. Quoi qu'il en soit, ce système se caractérise par le fait que les animaux sont traités comme s'ils étaient sauvages: on les capture, au besoin on les dompte, avec une brutalité, mais aussi une dextérité, qui font de chaque rassemblement un véritable spectacle. C'est ce spectacle, auquel il a eu l'occasion d'assister à Arles, dont Alexandre Dumas nous a donné le récit que j'ai republié dans *Ethnozootecnie*. Mais le cas d'Arles et de la Camargue n'était évidemment pas unique. On retrouve le même système, avec des variantes, partout où se trouvaient des espaces à la fois assez vastes et assez peu fertiles pour qu'il ne soit pas possible, ou pas rentable, d'y faire autre chose que de les abandonner aux animaux. En France, il y a évidemment les Landes. Mais je suis convaincu qu'on trouverait d'autres exemples dans des régions qui, grâce aux amendements et aux engrais chimiques, sont aujourd'hui cultivables, mais qui ne l'étaient pas il y a deux ou trois siècles. Et cela en Italie, en Hongrie, etc., plus encore qu'en France.

Je n'oublie pas l'Espagne, ne serait-ce que parce

qu'encore une fois, si le folklore du Far West vient directement du Mexique, il vient indirectement d'Espagne. Le problème est qu'en Espagne, on ne voit que les courses de taureaux. Or je suis convaincu que ces courses ne sont qu'un cas particulier des jeux et spectacles qu'on retrouve partout dans les mêmes circonstances. Pourquoi les courses de taureaux ont-elles pris en Espagne la forme spécifique que nous leur connaissons, qui d'ailleurs semble relativement récente (XIXe siècle)? Je l'ignore, mais je crois qu'on n'aura une chance d'y comprendre quelque chose que quand on aura replacé ce cas particulier dans la série complète à laquelle il appartient.

Une dernière anecdote sur ce sujet. J'habite l'été dans un petit village du Sud de la Vendée au bord du Lay, exactement à l'endroit où son lit s'élargit pour devenir ce qu'on appelle le "marais". Les terres du marais ne sont pas cultivées parce qu'elles sont très argileuses et régulièrement inondées en hiver, elles sont propriété communale. Dans les années 1950, chaque agriculteur de la commune avait le droit d'y mettre tant de bêtes pendant la belle saison, ces bêtes étant des vaches laitières qui y étaient conduites le matin et ramenées le soir. Avec la disparition des petites exploitations, cette pratique a disparu. Et depuis quelques années (une dizaine, une vingtaine? je n'ai malheureusement pas prêté attention au changement au moment où il s'est fait), le communal est loué à des éleveurs qui viennent de loin parfois, pour y laisser leurs bêtes pendant toute la saison. Si bien que le jour de l'ouverture, qui est en général fin avril, on voit une petite file de camions à l'entrée du communal, chargés des bêtes qui vont y être lâchées pour quatre ou cinq mois. Il faut un certain temps pour que cela se fasse, parce qu'il y a naturellement des contrôles. Eh bien, cette opération pourtant bien banalement technique est devenue un spectacle. De nombreuses voitures de tourisme sont garées aux alentours (c'est ainsi que je me suis aperçu de ce qui se passait). Et dans un pré voisin, des commerçants forains proposent des saucisses-frites et des boissons... Cet événement est minuscule, mais pas insignifiant; il entre à son niveau dans la même catégorie que les courses de taureaux.

Mais ce petit exemple vendéen a aussi l'intérêt d'opposer deux systèmes: le système laitier et le système que j'ai qualifié de "Far West". Dans le système laitier, les rapports hommes-animaux sont quotidiens, peu violents, et surtout, ils sont l'affaire des femmes. Ce sont elles qui s'occupent des vaches et de toute la laiterie. Je laisse de côté le cas des montagnes d'estive (Vosges, Jura, Alpes, Massif Central, etc.) où ce sont des hommes qui accompagnent les vaches, qui les traitent et font les fromages. Mais en plaine, la fabrication du fromage et du beurre est quasiment le monopole des femmes. En Grande Bretagne, en Scandinavie, ce monopole est absolu. Plus au Sud, il se peut qu'il y ait quelques contre-exemples, encore que je n'en connaisse pas vraiment. Dans le système Far West au contraire, les animaux produisent tout sauf du lait. Les rapports hommes-animaux sont intermittents, violents, et ils sont l'affaire exclusive des hommes; les femmes ne sont là que comme spectatrices (ce qui n'est pas toujours un rôle insignifiant, voir le *Carmen* de Mérimée et Bizet)...

Le problème, me semble-t-il, est que nous avons tendance à considérer comme "normal" le système laitier, et le système Far West comme une exception bizarre dont l'intérêt est purement folklorique. Je crois que c'est une erreur. Une

nouvelle de Walter Scott, *The Two Drovers*, écrite vers 1820 mais relatant des faits du XVIII^e siècle, met en scène la querelle entre deux toucheurs de bœufs, l'un anglais, l'autre écossais, dont le métier était de convoier des troupeaux de bœufs des Highlands d'Écosse vers le marché de Londres, où ils seraient vendus et abattus. N'y a-t-il pas là quelque chose qui évoque le Far West, *mutatis mutandis* évidemment? Et *quid* des troupeaux menés, les uns de

l'Ouest, les autres du Centre, pour alimenter les marchés de Sceaux et de Poissy en région parisienne, ou, à une toute autre échelle, des espèces de transhumances allant des steppes de l'Europe orientale vers les villes allemandes? Nous ne sommes pas dans l'anecdote, mais bien dans une réalité que nous ignorons parce que ni les écrivains ni les cinéastes ne nous l'ont donnée à voir.

Post Scriptum

Voici, pour ceux qui le souhaiteraient, quelques précisions sur les auteurs que j'ai cités (par ordre chronologique).

Tout le monde connaît Walter Scott (1771-1832), qu'on peut considérer comme le fondateur du roman d'aventures moderne. Il eut un succès phénoménal; son oeuvre fut traduite en français presque aussitôt que publiée en anglais. *The Two Drovers* fait partie d'un volume intitulé *Chronicles of the Canongate* ("Chroniques de la rue des Chanoines", rue qui existe toujours à Edimbourg). Avant de devenir écrivain, Walter Scott fut magistrat, et il est probable qu'il a trouvé dans les archives judiciaires certains des sujets de ses romans, mais ses biographes n'ont pas retrouvé la source d'où il aurait pu tirer *The Two Drovers*.

Il est difficile, après Walter Scott, de ne pas évoquer Fenimore Cooper (1789-1851), dont l'oeuvre est aussi abondante et connue un succès comparable. Tout le monde a lu *Le Dernier des Mohicans* ou *La Prairie*, mais je dois observer que contrairement à certaines apparences, F. Cooper n'a pas connu le Far West et n'en parle pas dans ses livres. À son époque, le Far West était mexicain, et les Anglo-américains ne commencèrent à s'y montrer en nombre qu'à la toute fin de sa vie. La ruée (américaine) vers l'or ne commence qu'en 1849.

Gabriel Ferry (pseudonyme d'Eugène Louis Gabriel de Bellemarre, 1809-1852) est donc, pour l'instant, le véritable découvreur du Far West. J'ai cité *Voyages et*

aventures au Mexique (1847, écrit certainement en 1846). C'est probablement le succès de ce premier livre qui l'incita à écrire des romans, dont les deux premiers, *Costal l'Indien* et *Le Coureur des bois*, parurent en 1850. *Costal l'Indien* et un autre ouvrage de Ferry, *Les Révolutions du Mexique*, furent réédités après sa mort avec une préface de George Sand.

Gustave Aimard (1818-1883) suit Gabriel Ferry de près, dans tous les sens du terme: il est de neuf ans plus jeune et publie huit ans plus tard ses premiers romans (*Le Grand chef des Aucas*, qui se passe au Chili chez les Araucans, et *Les Trappeurs de l'Arkansas*, 1858). La différence, c'est qu'il ne semble pas avoir produit de récits de voyage à proprement parler. Certains de ses romans ont été réédités il n'y a pas longtemps (dans la collection "Bouquins").

Je n'ai cité Robert-Louis Stevenson (1850-1894) que pour mémoire. À ma connaissance, il n'a pas écrit sur le Far West, pas plus que Jack London (1876-1916), dont les romans les plus célèbres (*Croc Blanc...*) se passent dans le Grand Nord. J'y vois un indice, qui n'est certes pas une preuve, mais qui laisse supposer qu'à partir de 1870 ou de 1880, le "vrai" Far West n'existait plus, le chemin de fer avait fait son oeuvre. Cela dit, comment le cinéma a-t-il réinventé un Far West mythique après 1900? C'est une autre histoire, que j'ignore, mais dont je serais heureux d'apprendre quelque chose. À l'occasion...

DIALOGUE AVEC LA SALLE

(NDLR: Ce qui suit a été écrit à partir de l'enregistrement des interventions. L'imperfection, parfois, de ce dernier, et la transcription du langage oral en langage écrit peuvent entraîner des erreurs. Nous espérons y avoir échappé mais, si ce n'était le cas, nous prions les personnes concernées de bien vouloir nous excuser)

B. DENIS: Nous venons d'entendre plusieurs témoignages, qui étaient fort intéressants en soi mais s'inscrivaient aussi dans le cadre de réflexions sur l'avenir de la Société d'Ethnozootechnie. Très schématiquement:

J.-P. DIGARD souhaite un meilleur équilibre entre l'ethnologie et la zootechnie.

P. QUÉMÉRÉ n'exclut pas l'éventualité de journées purement zootechniques, compte tenu de l'évolution de cette discipline.

J.-M. DUPLAN nous a montré que la culture des "gens du troupeau" est internationale et me paraît avoir laissé sous-entendre, compte tenu des difficultés qu'il y a aujourd'hui à collecter des données sur les pratiques traditionnelles dans un pays comme la France, l'intérêt que constituent de ce point de vue les pays en développement. Il est vrai que nous leur avons consacré peu de travaux jusqu'à présent, avec l'exception récente et remarquable du "Groupe caprin" qu'animent P. MORAND-FEHR et J.C. LE JAOUEN.

F. SIGAUT a fait une fois de plus passer le message de l'importance de l'histoire, afin de mieux comprendre ce que certaines innovations ont induit. Il a également évoqué un point sur lequel je voudrais revenir: rechercher dans la littérature populaire des passages concernant des pratiques relatives à l'entretien d'animaux. Il avait déjà lancé un appel aux sociétaires, mais qui n'a pas été suivi d'effet: les textes que nous avons publiés sont ceux qu'il avait lui-même transmis à la rédaction. Je me souviens d'un passage de la Comtesse de SÉGUR sur l'allaitement des bébés par des chèvres, et d'un extrait d'Edmond ABOUT sur les chevaux semi-sauvages des Landes. Dommage que nous ne soyons pas allés plus loin: je profite de l'occasion pour lancer un nouvel appel en ce sens aux sociétaires. Je rappelle également que la rubrique "courrier des lecteurs" a pratiquement cessé d'être alimentée après le décès de Jean DOMEQ. Pourtant, elle offrait la possibilité de publier de courtes notes ou informations. Là encore, je fais un appel.

Les intervenants ont-ils une question à poser à l'un ou l'autre d'entre eux? ... Non? Alors, la parole est à la salle, pour une discussion très libre, dont je souhaiterais tout de même qu'elle privilégie des remarques et réflexions sur le fonctionnement de la Société d'Ethnozootechnie.

J.-Cl. HERMANS: P. QUÉMÉRÉ nous a dit qu'on n'enseignait plus la zootechnie en tant que telle dans les Ecoles d'Agronomie. Qu'en est-il dans les Ecoles vétérinaires?

B. DENIS: Les innovations en agriculture, d'une façon générale, mettent plus de temps pour diffuser dans l'enseignement et la profession vétérinaires. J'illustrais volontiers ce point -il y a maintenant longtemps ...- avec l'ensilage de maïs. On sait quelle révolution il a représenté. Au début, on entendait volontiers dire: "Les vétérinaires sont contre l'ensilage de maïs, ce sont des passésistes!". En

fait, il faut comprendre qu'ils n'avaient pas été associés à la mise au point et au développement de la technique, donc ils ne la connaissaient pas bien et, de plus, ils l'ont découverte associée à une affection (la listériose). Il était donc logique que leur réaction initiale à l'égard de l'ensilage soit empreinte de prudence. Cet exemple a une valeur assez générale: les nouveautés doivent faire leur preuve avant d'être acceptées par les vétérinaires.

Il en est de même pour les innovations qui concernent l'enseignement: il faut parfois attendre un peu pour qu'elles pénètrent dans les Ecoles vétérinaires. Elles finissent de toutes manières par être imposées, même si elles ne convainquent personne. L'évolution est donc finalement la même et la zootechnie y éclate à son tour en plusieurs disciplines spécialisées. J'ai eu l'occasion récemment de participer à une émission de radio et d'y faire allusion à la quasi-disparition de l'enseignement sur les races animales qui, pourtant, intéresse les étudiants. Au journaliste qui s'en étonnait, j'ai répondu par une boutade: nous vivons à l'époque de la génétique moléculaire ... Que ce soit dans cette discipline ou dans une autre, les enseignants-chercheurs en "sciences animales" sont maintenant spécialisés - ils n'ont pas le choix - et la culture générale zootechnique, dont fait partie la connaissance des races, appartient au passé...

Alors, oui, l'évolution est la même dans les Ecoles vétérinaires, mais avec un certain décalage.

L. PINAULT: Je souhaiterais poursuivre sur cette thématique. Je déplore avec P. QUÉMÉRÉ la tendance à la disparition de l'enseignement de la zootechnie, sous la forme que nous avons connue. J'ai vu quasiment disparaître dans les Ecoles vétérinaires l'enseignement sur les races, bien que certains professeurs taxés de "rétrogrades" - il y en a un à la présidence de la SEZ- aient réussi à le maintenir tant qu'ils étaient en activité. Lorsque j'étais directeur de l'Ecole vétérinaire de Nantes, j'ai essayé de maintenir un certain appui auprès de la Zootechnie. J'ai adhéré à la Société d'ethnozootechnie il y a quatre ou cinq ans, bien que je ne sois pas zootechnicien moi-même. Je serais désolé que la SEZ se cantonne dans la constatation de la disparition de l' "EDEN". Comment pourrait-elle contribuer à agir auprès des décideurs, qui imposent tous les trois ans de nouvelles orientations, des changements de programmes, sans même avoir évalué les résultats des orientations précédentes et qui continuent, par l'intermédiaire de la spécialisation qu'ils imposent aux enseignants, à rétrécir le champ de connaissance de ces derniers.

B. DENIS: Je partage tout à fait ce point de vue. Quant à savoir ce qu'il serait possible de faire, il faudra y réfléchir et nous en reparlerons. En attendant, je vais copier M. LAURANS qui, lorsqu'on lui exprimait ce qu'il jugeait être une bonne idée, assortie d'une proposition d'action, demandait toujours à l'auteur de s'en occuper. C'est une

façon de "botter en touche", qui ne vise toutefois nullement à évacuer le sujet.

P. QUÉMÉRÉ: Je voudrais apporter un complément. Lorsque je dis "la zootechnie est sinistrée", cela ne concerne pas seulement la question de l'enseignement des races. Il y a bien d'autres problématiques qui n'apparaissent plus dans un tronçon commun d'Ingénieur. Par exemple: les lois de la croissance et du développement, certains aspects législatifs(cf Loi sur l'élevage de 1966 qui a organisé notamment toute l'amélioration génétique en France), la carcasse et la viande etc... Tout cela était enseigné dans un cadre interespèce: c'était la zootechnie comparée. C'est toute cette culture générale de la zootechnie qui n'existe plus. Or, lorsqu'un enseignant a des connaissances très pointues sur un sujet particulier, il lui est évidemment difficile de faire la synthèse, et même de la faire faire par les étudiants, sur d'autres sujets. Dans l'enseignement supérieur, les études de cas faisant appel à des équipes pluridisciplinaires, permettent de pallier cette dérive, avec des résultats somme toute satisfaisants, mais ce n'est pas le cas dans les lycées agricoles, pour lesquels il y a lieu de s'inquiéter.

P. MORAND-FEHR: Je voudrais exprimer quelques nuances. Certes, il n'y a plus l'annonce en grand de "Zootechnie" mais on en retrouve des composantes qui ont été transférées dans d'autres enseignements. Par exemple, chez nous -AgroParisTech- les 3^{ème} années travaillent les "systèmes de production" après avoir reçu un enseignement en systémique comprenant des mathématiques. Confrontés par la suite à la pratique sur le terrain, ils ne se débrouillent pas si mal puisque les structures d'accueil n'en sont pas mécontentes. Cela dit, vous n'avez pas tort mais il faudrait aller plus au fond et se demander pourquoi on en est arrivé là. D'abord, il y a une évolution de la demande de la part des étudiants, qui s'est produite à plusieurs reprises depuis mai 1968. Ensuite, il faut penser au rôle qu'ont joué les commissions de l'INRA. Beaucoup d'enseignants viennent de l'INRA, comme vous l'avez dit. La responsabilité de ce dernier, chez nous au moins, est d'avoir exigé de l'enseignement qu'il prépare des chercheurs. Et lorsque la Direction de l'INRA estimait que nous manquions de zèle pour suivre cette voie, elle ne manquait pas de nous le faire savoir. Vous imaginez donc bien qu'enseigner la zootechnie passait pour "ringard"; les enseignants étaient obligés de s'adapter. Je me souviens que plusieurs collègues et moi-même, tous issus de l'INRA, avons été mis en garde par son Directeur, qui nous a traité de "chercheurs zootechniciens"! En 1975! Ça ne date donc pas d'hier. Il y a incontestablement une responsabilité de la part de l'INRA dans l'évolution de l'enseignement de la zootechnie mais il faut dire que, de son côté, cet organisme tenait compte de ses besoins et des demandes qui lui étaient faites ...

Je souhaiterais que l'on revienne au thème principal de cette table ronde, à savoir l'avenir des activités de la SEZ. Ce n'est pas parce qu'il n'y a plus de zootechnie telle que nous l'avons connue qu'il faudrait prendre une orientation trop zootechnique. Il faut garder notre spécificité ethnozootechnique et essayer de respecter l'équilibre entre ethnologie et zootechnie. Que l'on s'occupe de problèmes qui étaient auparavant du ressort de la zootechnie, soit, mais en gardant notre approche. S'il vous plaît, parlons un peu de l'avenir.

R. FREDET: Il est indispensable de continuer, dans un cadre ou un autre, à enseigner certaines bases de la zootechnie. Et si ce n'est plus le cas, il incombe à des structures comme la Société d'Ethnozootechnie de s'y substituer. Par exemple, l'adaptation des races à leur berceau, même si les progrès de l'agronomie permettent dans une large mesure de s'en affranchir dans un pays comme la France -il y a des Holstein en Normandie-demeure un fondamental: elle fait partie de la culture zootechnique et, par ailleurs, elle demeure incontournable dans les pays en développement. Les capacités d'adaptation des races ne sont pas universelles: il est des zones où des races venues de l'extérieur peuvent donner satisfaction mais c'est loin d'être la règle générale. J'ai connu des expériences malheureuses au Burkina Faso avec des chèvres, provenant pourtant d'un autre pays africain pas trop éloigné mais dont les caractéristiques climatiques n'étaient pas les mêmes. Je pourrais également citer des exemples chez les taurins. L'un des enseignements classiques de la zootechnie, à savoir "sélectionner les races locales, adaptées à leur milieu", demande la plupart du temps à être respecté dans les pays en développement et doit continuer d'être transmis partout aux jeunes générations, même si ce n'est qu'au titre de la culture générale.

F. SIGAUT: Il serait intéressant que vous mettiez par écrit, par exemple pour *Ethnozootechnie*, les expériences malheureuses auxquelles vous venez de faire allusion car elles sont un moyen de sensibiliser concrètement à l'importance de la diversité génétique.

J.-M. DUPLAN: Les frontières entre les bovins trypanotolérants et les Zébus se sont déplacées vers le Sud. Ce sont les effets conjugués de la dessiccation du climat, de la déforestation et de l'abaissement, à une époque au moins, du prix des trypanocides, qui ont conduit à une lente infiltration des zébus en zones taurines.

O. LE GAL: Je voudrais aborder deux points, qui montrent que l'ethnozootechnie est bien vivante mais qu'elle cache parfois son nom. Ainsi, dans le secteur de la recherche, il arrive que l'on fasse de l'ethnozootechnie sans le savoir. Je prendrai deux exemples. On sait que la race Lacaune a bénéficié d'une sélection très efficace sur la production laitière, liée notamment à l'utilisation de l'insémination artificielle. Dans les Pyrénées atlantiques, l'application du même schéma n'a pas fourni les mêmes résultats, à cause notamment d'une certaine réticence face à l'insémination. Peut-être la génomique va-t-elle, elle aussi, perturber les pratiques des éleveurs. Il y a donc bien là une interaction entre le progrès technique et la culture de ces derniers, qu'il faudrait essayer de gérer plutôt que de la subir. Dans les pays en développement, ceux qui ont essayé de diffuser de la génétique ont souvent connu des échecs, non seulement à cause des problèmes de race évoqués il y a un instant, mais aussi parce qu'ils n'ont pas tenu compte de la culture et des pratiques locales, ni réalisé que les contextes étaient particuliers. Il n'y a qu'autour des grandes villes que des progrès agronomiques ont pu être enregistrés: ailleurs, les contextes ne permettent le plus souvent pas l'application de méthodes venues de pays développés. Au total, tenir compte de l'homme et du milieu demeure parfois impératif, et c'est l'un des "credos" de l'ethnozootechnie.

B. GOTTO: Un point de sémantique: le terme "husbandry" n'a rien à faire avec le foncier aujourd'hui. Il est plus large que "herding". C'est sans doute le meilleur mot pour traduire "zootechne" (1).

J.M. DUPLAN: Excusez moi de maintenir ma position, que je crois étayée par des ouvrages spécialisés: "herding" correspond bien à la symbiose, de préférence à bénéfices réciproques -croissance démographique, sécurité-d'une communauté humaine et d'une "harde" animale.

B. GOTTO: Peut-être avez-vous raison. Il arrive qu'en Australie et en Nouvelle-Zélande, les termes anglais changent un peu de signification. J'ai une autre question: quelqu'un sait-il quand et où le terme "ronce", qui figurait dans les catalogues de la Manufacture de St Etienne pour désigner le fil de fer barbelé, a pris naissance?

J.-M. DUPLAN: Le terme a été commercialement adopté en se référant à la plante buissonnante qui projette ses pousses aux épines acérées, pour désigner le fil de fer barbelé produit et utilisé en quantités considérables pendant la Première Guerre Mondiale. Il s'est trouvé facilement disponible par la suite pour enclore des prés plus simplement qu'avec les méthodes traditionnelles: haies, talus et fossés, murets de pierre. Je me souviens, sans pouvoir préciser, d'une publicité pour le "fil de fer Ronce".

B. DENIS: Je souhaiterais que l'on centre un peu plus maintenant la discussion sur l'avenir de nos journées d'étude, comme l'avait demandé P. MORAND-FEHR. En l'état actuel, il n'y a pas vraiment de politique définie à l'avance quant à la manière dont elles doivent se dérouler. Très pragmatiquement, une journée est planifiée dès lors qu'il y a un volontaire pour l'organiser sur un thème donné. Si celui-ci n'avait pas de rapport avec l'ethnozootechne ou la zootechne, suite ne serait évidemment pas donnée au projet mais c'est rare, d'autant plus que le bureau est très ouvert. J.P. DIGARD nous disait tout à l'heure qu'il préférerait les études comparatives à celles qui portent sur une espèce. Soit! Mais comment envisager deux fois par an des journées sur des thèmes transversaux définis à l'avance? Une journée a de bonnes chances de réussir lorsque quelqu'un s'implique car, s'il le fait, c'est qu'il a déjà des idées et un minimum de contacts potentiels. Si, à ce moment là le bureau critiquait ce qui se dessine (ce qui ne veut pas dire que, ponctuellement, cela ne doit pas être fait), j'ai un peu peur que le candidat potentiel à l'organisation se démotive ... En tant que président, je ne souhaite qu'une chose: n'avoir à organiser aucune journée! Je plaisante bien entendu car, en pratique, j'aide les organisateurs s'ils le demandent et je prends également en charge l'organisation de journées. Au total, si l'on porte un regard sur l'ensemble de nos colloques, il apparaît qu'ils s'inscrivent globalement dans un cadre ethnozootechne ou zootechne, plus rarement exclusivement ethnologique mais c'est parfois le cas (cf. la journée "L'homme et l'animal: voix, sons, musique ..."). Comment réagissez-vous par rapport à ce que je viens de dire?

¹ B. DENIS, qui n'est pas intervenu sur ce point, signale que, lorsqu'il a à expliquer ce qu'est la zootechne à un anglo-saxon, il parle de "a mixture of animal breeding and animal husbandry". (NDLR)

Mme VAN EGMONT-FLORIAN: Le début de l'action de Raymond LAURANS correspond à une époque où on était encore en agriculture traditionnelle, avec toutefois les débuts de la politique agricole. Il a réalisé qu'il y avait un danger et entrevu ce dont parlait P. QUÉMÉRÉ: on est tellement spécialisé que l'on ne sait plus bien voir l'animal par rapport à l'homme, l'homme et l'animal par rapport à la ferme, la ferme par rapport au village. L'approche de M. LAURANS était très globale, il ne voulait pas s'intéresser aux détails car il sentait qu'ils concernaient des aspects très fluents de la société. La transformation a été gigantesque, mais le résultat n'a pas été à la hauteur au plan économique. On parlait tout à l'heure de l'INRA. A l'INRA, quelqu'un a eu une approche globale, c'était Bertrand VISSAC. Il m'avait confié qu'il avait des problèmes parce que, dirigeant un service pluridisciplinaire, au profil horizontal, il était obligé de contacter les différentes directions et il ne parvenait pas à se faire entendre. Les problèmes à l'INRA ne datent donc pas d'aujourd'hui: il y a depuis longtemps des difficultés pour y avoir une approche horizontale.

Aujourd'hui, on assiste à des changements importants de la politique agricole. Pendant des années, on a parlé de l'agriculture ... on commence maintenant à parler des agricultures. Cela veut dire qu'est reconnue maintenant la possibilité de choisir des systèmes agricoles diversifiés. La Société d'Ethnozootechne devrait pouvoir retrouver sa place auprès des agricultures qui demandent d'autres systèmes agricoles.

Je voudrais aborder un sujet dont on parle très peu. Quand la politique agricole a commencé, les fermes étaient fertilisées avec du fumier, puis on s'est tourné progressivement vers les engrais chimiques (1962-63). Aujourd'hui, on n'utilise pratiquement plus que cela. Or, les déjections animales posent des problèmes de pollution: nombre d'ouvrages y sont consacrés. Dans le cadre des travaux que je conduis, j'ai constaté que la qualité du fumier variait non seulement en fonction de l'alimentation des animaux mais aussi de leur race. Les races rustiques, ainsi, donnent des fumiers d'excellente qualité. Il faudrait absolument réintroduire ces dernières dans l'économie; les arguments ne manquent pas. Par exemple, la Froment du Léon, qui se re-développe un peu, permet d'obtenir du lait et du beurre d'une qualité incomparable. Les éleveurs parviennent à dégager des revenus satisfaisants grâce à une clientèle fidélisée par la qualité des produits. Les discours sur l'agriculture durable et sur les circuits courts offrent des perspectives nouvelles pour ces races. Entretienues par ailleurs avec des systèmes alimentaires différents, permettant d'obtenir des produits très typés, elles mériteraient des soutiens spécifiques. Il arrive ainsi qu'un agriculteur qui a dix vaches s'en sorte alors que son voisin, qui en a 60, connaît de gros problèmes: il faudrait étudier la question et reconsidérer l'intérêt de la diversité systémique. Les races rustiques ne sont pas des races "de misère"; si c'était le cas, on ne pourrait pas indéfiniment les sauvegarder. Il faut les réintégrer dans l'économie, en communiquant à partir d'exemples concrets actuels.

J'ajouterai que le petit éleveur a nécessairement une approche globale de son exploitation, c'est-à-dire une approche zootechnicienne! Il est en droite ligne avec les conceptions de M. LAURANS. La Société d'Ethnozootechne, qui a déjà beaucoup œuvré, devrait pouvoir profiter de ces tendances actuelles et jouer un rôle, en s'inscrivant dans une politique où le territoire, la petite

zone, les aspects locaux sont valorisés, en réponse à une demande de consommateurs en faveur de produits du territoire.

Au total, c'est la politique agricole qui a induit la spécialisation, laquelle est la maladie de notre époque. Si l'offre se diversifie en faveur de nouveaux systèmes et des anciennes races, je sens que la demande augmentera.

J.-M. DUPLAN: Je voudrais demander à Laurent AVON quel est son avis sur les obstacles actuels à l'utilisation de la Froment du Léon. Qu'il nous rappelle aussi combien il en restait lorsque le programme de sauvegarde a commencé.

L. AVON: Il y en avait 40. Maintenant, il y en a plus de 120. Trois producteurs fabriquent du beurre, sans incitation financière particulière.

La difficulté principale, avec les races locales, est relative à l'installation. Pierre QUÉMÉRÉ a bien étudié les contraintes qui pèsent sur les systèmes auto-suffisants en vente directe: l'accès au foncier, les normes d'installation des laiteries etc... Et il y a maintenant la problématique du bien-être animal qui est en train de polluer le monde agricole sous l'influence exorbitante de la sensibilité urbaine. En Suisse par exemple, on est obligé maintenant de passer un examen si on veut posséder un chien. On ne peut pas entretenir un seul chat chez soi parce qu'il en faut deux pour des raisons de sociabilité entre animaux. On n'a plus le droit d'attacher les vaches à l'étable. On peut certes considérer que la vente directe est intéressante mais il est de moins en moins possible de s'installer. Autre point: les jeunes éleveurs -et c'est là que la zootechnie est intéressante- ne savent plus s'occuper des animaux. Ils ne peuvent utiliser l'insémination artificielle faute de savoir repérer les vaches en chaleur. Parfois, ils ne savent même pas dire si tel animal appartient à une race à viande ou à une race laitière.

Un autre exemple relatif à l'intérêt de la zootechnie: le problème de la race Tarentaise. Elle a été sélectionnée dans les années 70 sur un modèle laitier. A l'époque, c'était le modèle américain qu'il fallait appliquer à toutes les races laitières: les animaux devaient donc être peu musclés. C'est complètement en contradiction avec une race de montagne, qui doit être bassette et musclée! On revient en arrière maintenant mais pas encore suffisamment. Ainsi, à Beaufort, la production laitière est limitée à 5 000 Kg mais, dans le même temps, on continue à vanter les taureaux dont les filles ont une "capacité laitière", c'est-à-dire notamment une aptitude à manger beaucoup. En réalité, en montagne, les vaches le mieux adaptées à l'environnement sont celles qui consomment le moins. J'ai travaillé en Suisse pendant quatre ans avec des vaches d'Hérens; je trayais les vaches à la main, après avoir fait une heure de parcours pour les rejoindre. La nuit, les vaches ne devaient pas bouger. Il fallait donc qu'elles se "remplissent" en six heures pendant la journée. Pour y parvenir, il est nécessaire que les animaux donnent trois coups de langue lorsque les autres en donnent deux, soient très actives afin de manger rapidement, qu'elles marchent vite et ne s'éparpillent pas au moment du repas. Ce modèle de sélection n'est pas pris en compte et devient marginal, bien qu'il découle directement de l'observation zootechnique au quotidien. Les races laitières, dorénavant, ne doivent plus avoir de cornes et être toutes semblables. C'est à cause de la stabulation libre et de l'augmentation de

la taille des troupeaux. Comme on n'est plus autorisé à couper les cornes, on crée maintenant des souches qui en sont génétiquement dépourvues.

Je signale l'existence d'une fédération des races de montagne, dont j'avais un peu été le précurseur avec des collègues du Val d'Aoste, qui regroupe les races du modèle alpin. La Vosgienne en fait partie. Elle ont une vocation fromagère, sont enfermées l'hiver, vont en montagne l'été et sont entretenues en petits troupeaux. Actuellement, une pétition se prépare en Europe pour que les vaches puissent continuer d'être attachées à l'écurie.

Mme VAN EGMONT-FLORIAN: Il y a aussi un groupe de travail, auquel j'ai participé, qui réfléchit aux possibilités d'installation. Jusqu'à présent, il n'était pas possible de le faire sans un minimum de surface. Des chiffres vont sortir qui démontreront le contraire et illustreront la remise en cause des orientations de ces dernières décennies.

L. AVON: Je voudrais ajouter qu'il y a un autre problème: la notion de système. Ce dernier est privilégié dans son ensemble et la race est de surcroît niée en tant qu'entité génétique. L'INRA n'est pas à l'abri de tout soupçon dans la définition de la race telle qu'elle figure dans des textes législatifs récents: une race est relative à un groupe d'éleveurs à un moment donné, et on ne s'occupe plus de savoir si elle a derrière elle quelques centaines d'années d'évolution. Parce que, pendant deux ou trois ans, il a été décidé de faire autrement, c'est cet "autrement" qui devient la vérité. Ce "relativisme" empêche d'avancer en matière de conservation des races.

P. QUÉMÉRÉ: Je souhaiterais faire deux remarques. La première concerne l'actualité de l'ethnozootechnie. Quand on regarde les programmes pédagogiques des BTS et des formations d'ingénieurs, on constate qu'il est clairement stipulé que l'enseignement doit concerner des espèces au-delà des animaux de rente et intégrer des préoccupations sociétales. Parmi celles-ci: le maintien de la santé publique, l'entretien de l'espace et du paysage, la gestion durable des ressources, la traçabilité et les qualités sensorielles des denrées alimentaires, le lien producteurs/consommateurs, le bien-être animal, l'éthique etc... C'est cela qui a fait dire à nos collègues LANDAIS et BONNEMAIRE qu'il fallait, en zootechnie, enseigner les systèmes d'élevage: un concept qui devrait remplacer celui -finalité des trente glorieuses- d'"animal-machine dont il faut maximiser la productivité". L'ethnozootechnie ne prône pas autre chose: si j'ai bien compris, elle s'intéresse au lien homme-animal-milieu en un sens très large; c'est dire qu'en réalité, les objectifs affichés dans les programmes pédagogiques correspondent aux objectifs de la Société d'Ethnozootechnie! Le système reste bien en l'état actuel, résilient, pour les raisons que j'avais exposées.

Deuxième remarque: la SEZ s'efforce d'intéresser les jeunes à l'ethnozootechnie. Une expérience allant dans ce sens s'est avérée très intéressante il y a un an: 145 étudiants de 6 ou 7 établissements d'enseignement supérieur agricole et de l'Université se sont retrouvés pour une journée d'étude le 24 novembre 2009 à AgroParisTech! De surcroît, ils se sont déclarés ravis de cette initiative, ainsi que leurs enseignants. Le seul bémol est qu'il y a eu très peu d'adhésions de la part de jeunes à la SEZ. L'objectif de rajeunir notre population, certes jeunes dans la

tête mais ça ne suffit pas, n'a donc pas été atteint. Il reste que le succès de la journée nous incite à recommencer l'opération. A mon avis, on n'intéressera les jeunes à l'ethnozootchnie que via la zootchnie *sensu stricto*, c'est-à-dire ce qui est en prise avec leur futur métier. Mais, même s'ils n'adhèrent pas à l'âge de 23 ans, au moins auront-ils entendu parler de nous et certains nous rejoindront peut-être plus tard.

R. BRUÈRE: On s'inquiète et on a raison si l'on considère les besoins réels de la formation. Le problème est qu'actuellement, l'enseignement vit "sur lui-même". Même si on lui demandait de stopper, il lui faudrait très longtemps avant d'être capable de freiner et d'obliquer dans une autre direction. Mais, en réalité, ce n'est même plus cela qui compte car on est entré dans une nouvelle ère. On assiste à un abaissement constant des cours mondiaux et à une succession de crises gouvernementales au plan mondial qui entraînent une réduction des aides à court, moyen et long terme. On est donc appelé - on appelle ça le "durable" - à retourner à un élevage moins coûteux et plus autonome, donc plus en harmonie avec une vraie connaissance de la zootchnie. Nous nous trouvons finalement en prise avec le vent de l'histoire et nous serions fondés à dépenser une certaine énergie pour tenter de faire infléchir les programmes et retrouver une vraie zootchnie dans la formation des futurs acteurs de l'élevage.

P. QUÉMÉRÉ: Excusez-moi de me répéter: le problème n'est pas tant du côté des programmes que de la difficulté à recruter des enseignants qui soient de véritables zootchniciens. Le recrutement est universitaire. Il est clair que, pour moi, un spécialiste de génétique moléculaire n'est pas un zootchnicien adapté à l'enseignement de la zootchnie, pas seulement d'ailleurs au niveau BTS: c'est également vrai au niveau ingénieur.

R. BRUÈRE: Oui, mais à ce moment-là, c'est auprès de ceux qui définissent les critères de recrutement des enseignants qu'il faut agir, en leur disant: des spécialistes de ce type, il y en a déjà partout. Dans une société qui veut avancer, il est toujours utile d'écouter des néophytes qui, jouant le rôle de candide feront remarquer que la route qui est suivie, en dépit des grandes idées censées la justifier, mène au fossé. Il faut trouver quelqu'un d'influent qui aura des idées en harmonie avec ce que nous venons d'évoquer.

Ph. J. DUBOIS: Je ne suis ni zootchnicien ni ethnozootchnicien, je suis un biologiste très sensibilisé aux questions d'écologie. J'ai donc un peu le regard d'un candide, passionné toutefois par ce dont vous discutez. Je voudrais vous proposer quelques remarques. Vous êtes sans le savoir des "biodiversitaires domestiques", si je puis dire, avant l'heure. Je pense que le message que vous véhiculez - vous l'appellez "ethnozootchnie", je l'appellerais "biodiversité domestique"- est très porteur car il intéresse beaucoup de monde aujourd'hui, et pas seulement chez les enseignants et les étudiants. J'ai eu l'occasion de faire pas mal de conférences sur la biodiversité car c'est un sujet que je travaille, et je me suis rendu compte que les grandes extinctions passées, par exemple, n'intéressent pas du tout l'auditoire, qui considère que c'est aussi compliqué que

pouvait l'être l'écologie il y a 20 ou 25 ans. Par contre, si vous leur parlez de la biodiversité domestique et des races animales en France - pays d'origine rurale qui se souvient et garde en référence les valeurs paysannes- d'un seul coup, vous intéressez l'auditoire. Comme cela a été dit tout à l'heure, les races animales font partie de notre patrimoine culturel. Et en parler aujourd'hui, cela intéresse beaucoup de monde, et c'est de l'ethnozootchnie! Je suis persuadé que l'ethnozootchnie a un potentiel énorme auprès du grand public. Peut-être faudrait-il un peu transformer le discours, l'adapter aux conditions actuelles, peut-être faudrait-il utiliser des termes qui parlent plus aujourd'hui, mais il y a une réflexion à mener sur le sujet car c'est fondamental. Et je pense que cette biodiversité domestique, cet élément de la zootchnie qui nous est cher, se nourrit aussi d'actions de conservation. A mon avis, la conservation est l'huile qui entre aujourd'hui dans les rouages de la zootchnie. Parler des races animales est un moyen d'intéresser à la zootchnie. Cela mériterait sans doute réflexion, d'autant plus que ce thème motive les jeunes et qu'ils se sentiraient tout à fait à l'aise à la Société d'Ethnozootchnie.

D. SERGENT: Je confirme que personne ne comprend le mot "ethnozootchnie" en dehors de nous.

F. SIGAUT: Je me rappelle, quand je suis entré à l'Agro, que l'on nous disait: "L'Institut national agronomique a été créé pour enseigner les sciences dans leur rapport avec l'agriculture". Les sciences, pas les techniques! Les techniques s'enseignaient à Grignon, et Grignon, ce n'était pas l'enseignement agronomique, c'était l'enseignement agricole: il ne fallait pas mélanger les torchons et les serviettes! On est finalement toujours dans cette logique là. La zootchnie, c'est de la technique, c'est l'affaire des techniciens. La marche vers la spécialisation, qui a été longuement évoquée tout à l'heure, est issue de la réflexion d'un cercle institutionnel fermé, qui est de plus en plus contesté. Et le système du "tout recherche" est en train de devenir fou: les chercheurs publient cinq fois la même chose sous des formes différentes pour accéder aux revues porteuses ... C'est de ce système-là que l'on est victime aujourd'hui.

P. DEL PORTO: Je vous informe que le Salon de l'Agriculture vient d'être labellisé. Il expose en effet cette année 529 races ou variétés animales. Par ailleurs, sachez que je décline toute responsabilité quant à l'affiche que vous verrez: elle représente une vache Vosgienne sans cornes! Ce sont les éleveurs qui l'ont exigé!

B. DENIS: Il est temps d'interrompre cet échange qui, à mon avis, a été riche et fort intéressant. Par contre, je ne suis pas sûr que l'on puisse en tirer des idées précises sur le fonctionnement de la Société d'Ethnozootchnie. Nous en reparlerons en conseil d'administration.

Je vous remercie d'être restés si nombreux aussi longtemps et de vous être associés à l'hommage que nous avons rendu aujourd'hui à notre président fondateur, à l'occasion du quarantième anniversaire de la création de la Société d'Ethnozootchnie.